

Article

« Quand le Nationoscope dama le pion au Ouimetoscope... »

[s.a.]

24 images, n° 80, 1995-1996, p. 45-48.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/2184ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

16 IMAGES

LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE

VOL. 4 N° 4

QUAND LE NATIONOSCOPE DAMA LE PION AU OUIMETOSCOPE...¹

«Bref, ce fut un succès énorme: aussi devons-nous nous joindre à M. l'échevin Giroux, qui fit un si joli discours, hier soir, au cours d'un intermède, pour féliciter sincèrement MM. Gauvreau et Larose, sur leur entreprise vraiment patriotique et nationale. [...] Le Nationoscope est appelé à devenir l'endroit à la mode pour le public chic et distingué de Montréal.»

La Presse, 14 mai 1907

Nous avons récemment fait état, dans le numéro 77 de *24 images* (été 1995), de la concurrence féroce que s'étaient livrés le Ouimetoscope et le Nationoscope pour l'introduction des vues parlantes à Montréal en 1907. En plus de mettre en scène deux salles concurrentes, cette lutte opposait directement deux personnages fort importants dans l'histoire du cinéma au Québec: Léo-Ernest Ouimet — qui n'a plus besoin de présentation — et son Ouimetoscope et Georges Gauvreau au Nationoscope dont la mémoire est jusqu'à maintenant restée, tout à fait injustement croyons-nous, dans les marges de l'histoire.

Ouimet: l'arbre qui cache la forêt

Ouimet et Gauvreau se connaissaient très bien puisque le premier fut, au départ, l'employé du deuxième et qu'ils eurent par la suite de nombreuses activités qui se croisèrent. L'histoire de leurs rapports est à l'image du développement de l'exploitation cinématographique dans la province du Québec au début du siècle. Ils eurent, chacun leur tour, leur heure de gloire et surent habilement profiter de l'incroyable engouement du public montréalais pour les vues animées afin de développer leurs entreprises respectives dans des proportions plus que respectables. Au chapitre de l'Histoire cependant, c'est Ouimet qui reste le grand gagnant: il est aujourd'hui considéré comme un héros national et comme un pionnier de notre cinématographie (d'autant qu'il a mis la main

à la pâte et qu'il a tourné des films, ce qui n'est vraisemblablement pas le cas de son rival). L'importance du rôle de Gauvreau dans l'implantation du cinéma à Montréal est pourtant loin d'être négligeable, comme nous le verrons dans le présent article ainsi que dans notre prochaine livraison. Il ne s'agira pas cependant ici de détrôner un héros pour le remplacer par un autre, mais de remettre les choses à leur place, de procéder à une réévaluation des faits et, ainsi, d'apporter une contribution à l'édification d'une nouvelle histoire du cinéma au Québec.

De Georges Gauvreau, on ne sait pas grand-chose. Contrairement à Ouimet, qui sut très tôt vendre son image, et l'entretenir, Gauvreau laissa fort peu de traces. On dit généralement de lui qu'il fut un homme d'affaires particulièrement opiniâtre. On sait aussi que Ouimet et lui se livrèrent une chaude lutte pour l'exploitation des vues animées. C'est pourquoi on a souvent tendance à les renvoyer dos à dos (avec, le plus souvent, un parti pris en faveur de Ouimet). Les deux hommes avaient pourtant beaucoup de traits en commun: tous deux «self-made men» canadiens-français, un peu visionnaires, ils avaient su lancer et gérer des entreprises risquées à une époque où la culture commençait à peine à s'organiser commercialement.

Aîné de Ouimet, Georges Gauvreau serait né le 2 octobre 1866² dans une famille modeste de St-Jean-d'Iberville. Son père y tenait une échoppe et un petit magasin de cordonnier. C'est dans



Le Nationscope de Georges Gauvreau situé rue Ste-Catherine coin St-André.
Illustration parue dans *La Patrie* du 5 mars 1910.

la cathédrale de cette ville qu'il épousa en 1884 Eugénie avec laquelle il allait avoir huit enfants. Une fois installé à Montréal, Gauvreau apprend le métier de typographe et travaille au journal *L'Étendard*. Ses perspectives d'avenir devant être assez limitées dans le métier qu'il occupait, Gauvreau tente sa chance au parc Sohmer, un parc d'amusement alors très populaire à Montréal. Il y obtient la franchise d'exploitation d'un «restaurant de fruits et bonbons». C'est certainement à cette occasion qu'il eut ses premiers contacts avec le monde du spectacle, plus particulièrement avec le vaudeville et les vues animées. En 1899, il ouvre un restaurant, Aux Deux Frères, au coin des rues Beaudry et Ste-Catherine. Le hasard faisant bien les choses, c'est justement à cet endroit de la ville que le comédien et directeur de théâtre Julien Daoust fait construire, peu après, le Théâtre National Français (TNF) inauguré le 12 août 1900 (qui existe toujours et qui vient de célébrer son quatre-vingt-quinzième anniversaire). Son restaurant étant attenant à l'entrée de la salle, Gauvreau dut voir d'un très bon œil cette inauguration d'un théâtre, qui lui assurait une clientèle nombreuse.

Les débuts du TNF passent pratiquement inaperçus dans les journaux et l'entreprise éprouve vraisemblablement des difficultés financières dès le début. C'est ainsi qu'après seulement trois semaines d'exploitation, le TNF est vendu à nul autre que le restaurateur voisin, Georges Gauvreau. La presse annonce, pour le dimanche 9 septembre, la «grande inauguration du premier théâtre français construit à Montréal avec une nouvelle administration» (*La Presse*, 4 septembre 1900). Véritable institution au Québec, le TNF fut le premier théâtre francophone de Montréal appelé à durer et il marqua profondément les débuts du théâtre professionnel d'ici. Si Daoust en est le véritable fondateur, c'est

à Gauvreau que l'on doit sa pérennité. Gauvreau sut faire des choix judicieux: il fit des rénovations importantes au TNF dès l'année suivant son acquisition (*La Presse*, 9 mars 1901), il engagea les meilleurs comédiens de l'époque (quelques Québécois, mais des Français le plus souvent), il s'assura les services des grands directeurs artistiques de l'époque (il fit successivement appel à Daoust, à Paul Cazeneuve et à Fernand Dhavrol) et il fit monter des pièces du grand répertoire français tout en favorisant la création d'œuvres québécoises. Georges Gauvreau était certes un homme d'affaires avisé, mais on s'expliquerait mal son succès sans imaginer qu'il était doté d'un minimum de sensibilité artistique ainsi que d'un goût confirmé pour le théâtre et, plus tard, pour le cinéma.

Et le cinéma monta sur les planches...

Au début du siècle, les liens entre le théâtre et le cinéma sont très serrés. Tous deux étaient d'ailleurs régulièrement liés l'un à l'autre: on projetait souvent des «vues animées» durant les entractes des pièces de théâtre, alors que des numéros de vaudeville assuraient parfois la transition au moment du changement de bobine lors des projections cinématographiques. Mais les deux formes d'expression pouvaient aussi devenir ennemies: ainsi était-on souvent enclin, du côté du théâtre, à craindre que la popularité des «p'tites vues» ne vienne ravir des spectateurs encore trop peu nombreux. Au Québec, les destins du théâtre et du cinéma allèrent tellement de pair que, par moments, suivant en cela des cycles et des modes, des salles de théâtre se convertissaient au cinéma alors qu'à d'autres, des salles de cinéma laissaient tomber les vues animées au profit du théâtre. Cette relation concurrentielle, et potentiellement conflictuelle, entre le

cinéma naissant et le théâtre est un peu à l'image de la relation qui gouvernait les rapports entre Ouimet et Gauvreau, d'autant plus que ceux-ci furent deux des principaux animateurs de la dynamique cinéma-théâtre en sol québécois. C'est dans pareille conjoncture que le TNF prend son importance du fait qu'il fut vraisemblablement la première salle de théâtre à présenter des vues animées de façon régulière. Avec le parc Sohmer, le Monument National et le Musée Eden, le théâtre de Gauvreau fut en effet l'une des principales portes d'entrée du cinéma à Montréal, avant l'arrivée des «scopes» et avant que notre Ouimet national n'entre en scène...

D'importants exploitants ambulants de vues animées comme les d'Hauterives firent des prestations remarquées au TNF. C'est là aussi que Ouimet s'adonna, pour la première fois de façon régulière, à la projection de vues animées (*La Presse*, 2 avril 1904) — Ouimet avait déjà été projectionniste, notamment au parc Sohmer, mais de façon plus sporadique. C'est Georges Gauvreau lui-même qui avait engagé Ouimet, d'abord comme électricien, pour réaliser l'éclairage des pièces de théâtre. Mais, en décembre 1905, Ouimet laisse son emploi auprès de Gauvreau pour organiser, de son propre chef, des projections de vues animées dans une salle située à deux pas du TNF. Il s'agit de la fameuse salle Poiré dans laquelle Ouimet allait, à compter du 1^{er} janvier 1906, installer son Ouimetoscope et qu'il allait, ultérieurement, démolir pour y construire sa fameuse grande salle. L'entreprise de Ouimet connut, dès le début, un succès inespéré, qui allait avoir un impact en retour sur les activités de son ancien patron. Devant ce succès, en effet, Gauvreau s'empressa, l'année suivante, d'ouvrir son propre «scope». Ce qui n'allait pas faciliter leurs rapports mutuels ultérieurs...

Le Nationoscope, une entreprise patriotique et nationale

Les succès de Ouimet, tout au long de l'année 1906, ont ainsi sûrement pesé dans la balance pour amener Gauvreau à fonder sa propre salle de cinéma, le Nationoscope, en association avec l'un des propriétaires du parc Sohmer, Damase Larose⁵. C'est probablement au Parc que Larose et Gauvreau se rencontrèrent. Ouimet y donnait d'ailleurs des «vues», début 1905. Peut-être était-ce d'ailleurs pour le compte de Gauvreau et du TNF (voir *La Presse*, 3 janvier 1905). L'union entre Gauvreau et Larose leur permet de construire l'immense salle du Nationoscope, sise à l'époque au 472 et 474, Ste-Catherine Est, au coin de la rue St-André. La presse du 29 avril 1907 annonce son ouverture. Ainsi *La Patrie* :

La partie Est de Montréal sera bientôt dotée d'une salle pouvant rivaliser avantageusement sous tous rapports avec les plus beaux théâtres du continent. Ce superbe édifice, dont l'érection sera entièrement terminée dans une dizaine de jours, est situé à l'angle des rues Ste-Catherine et St-André, c'est-à-dire à l'endroit le plus peuplé de notre principale artère commerciale. Cette intéressante nouvelle réjouira d'autant plus tous nos lecteurs, quand nous leur aurons appris que MM. Georges Gauvreau, le fondateur du Théâtre National, et Damase Larose, le populaire gérant du Parc Sohmer, en sont les directeurs propriétaires. Le Nationoscope, puisqu'il faut l'appeler ainsi, ne sera destiné qu'à la représen-



Georges Gauvreau alors qu'il était directeur-propriétaire du TNF. Photo parue dans *Le Petit Journal* du 16 octobre 1938.

COLLECTION JACQUIER-VEYRE

tation de vues animées, dont le caractère sera bien différent de tout ce que nous avons vu à Montréal, jusqu'à présent. [...] Donc, dans douze jours au plus, le «Nationoscope» ouvrira toutes grandes ses portes et débuttera par une représentation extraordinaire qui fera époque dans les annales du théâtre à Montréal.

La construction du Nationoscope débuta présumément à l'automne ou à l'hiver 1906. On garda le corps des bâtiments donnant sur Ste-Catherine, en leur apportant les modifications nécessaires, et on rasa très certainement la partie arrière, pour construire la nouvelle salle de trois étages. Selon un communiqué de presse (*La Patrie*, 29 avril 1907): «Cette salle immense, assise sur un terrain dont le coût excède cinquante mille dollars, mesure en longueur 90 pieds, en largeur 41 pieds et en hauteur 43 pieds. Elle contiendra avec ses deux vastes galeries, ses loges [six en tout] et ses baignoires [au nombre de quatre], plus de 1 100 personnes très confortablement assises [sur des sièges capitonnés]». Comme cela se faisait couramment à l'époque, des spectateurs restaient debout à l'arrière de la salle ou dans les allées, sans égard pour les risques d'incendie, si bien que le Nationoscope devait

contenir environ 1 500 places à pleine capacité, ce qui représente un véritable record pour cette période...

L'ensemble architectural, d'un très grand luxe, était conçu pour épater le badaud, l'éblouir, piquer sa curiosité et... l'amener à sortir de ses goussets la petite pièce qui lui permettrait d'aller voir à l'intérieur la suite de ce spectacle visuel: «À l'entrée principale, rue Ste-Catherine, il y aura une marquise idéale de 22 pieds par 14 de hauteur. Tout autour des centaines de lumières incandescentes et de diverses couleurs produiront un effet magique et de grande beauté. L'arcade sera le point de mire des visiteurs. Le couloir d'entrée, très vaste et pouvant servir de foyer, sera tout en marbre blanc veiné et le plancher en mosaïque.» (*Ibid.*). On remarque notamment dans cette description l'importance accordée à la lumière: Montréal commençait alors à s'électrifier. Les masses étaient d'ailleurs littéralement fascinées par cette nouvelle invention à laquelle on prêtait des vertus magiques et que l'on surnommait la «fée électricité». Au Nationoscope, c'est une dynamo qui assure l'éclairage extérieur et intérieur, aucune compagnie d'électricité n'étant capable de répondre à une telle demande d'énergie.

À l'intérieur, «deux immenses électroliers-lustre[sic], genre fusées», accrochés au plafond du centre, éclairaient la salle. L'intérieur fut décoré selon le style Renaissance et la toile était sans doute plus grande que les écrans provisoires des théâtres: «La toile sur laquelle sera reproduite les vues animées, et... taison-nous, mesurera 25 pieds de largeur par 28 de hauteur. Ce sera la plus grande qui existe à Montréal» (*La Patrie*, 29 avril 1907).

La salle du Nationoscope est effectivement très grande pour l'époque et on peut se demander si ce qui est inscrit sur la plaque qui orne actuellement la devanture du Ouimetoscope (angle Montcalm et Ste-Catherine Est) n'est pas quelque peu usurpé. On y lit en effet: «Le 1^{er} janvier 1906, M. L. Ernest Ouimet inaugurerait sur cet emplacement le premier cinéma de Montréal, le Ouimetoscope. Un an plus tard M. Ouimet faisait construire au même endroit la première grande salle de cinéma en Amérique du Nord. [...]» Le premier Ouimetoscope (celui de 1906) est en fait la salle Poiré, certes réaménagée, mais qui ne possédait pas plus de six cents sièges. Une fois rasée, au début de l'été 1907, la salle fait place au deuxième Ouimetoscope, qui sera inauguré en septembre de la même année, environ trois mois après... l'ouverture du Nationoscope, qui serait en fait, plutôt que le Ouimetoscope, la première grande salle de cinéma en Amérique du Nord (le Ouimetoscope fait 1 200 sièges alors que le Nationoscope en fait 1 100, mais la salle du deuxième est néanmoins plus grande que celle du premier).

L'inauguration du Nationoscope a lieu le 13 mai 1907 devant le maire de Montréal, Henry Ekers. Transformée en «palais fleuri» pour l'occasion, la salle est pleine à craquer. Selon *La Presse* (14 mai 1907):

Nous ne craignons nullement d'exagérer les choses en disant que jamais succès théâtral n'a été aussi brillant que celui remporté hier soir, lors de la soirée d'ouverture au Nationoscope. La foule qui envahit dès les petites heures la coquette salle de spectacles était tellement considérable, qu'à huit heures pas un seul siège n'était inoccupé [pour la séance de deux heures et quart de l'après-midi]. La direction a même dû refuser l'entrée à plus de 500 personnes venues d'un peu partout.

Pour l'occasion, on présente des «vues» et des chansons illustrées. Le journaliste de *La Presse* (14 mai 1907) conclut: «Bref, ce fut un succès énorme: aussi devons-nous nous joindre à M. l'échevin Giroux, qui fit un si joli discours, hier soir, au cours d'un intermède, pour féliciter sincèrement MM. Gauvreau et Larose, sur leur entreprise vraiment patriotique et nationale. [...] Le Nationoscope est appelé à devenir l'endroit à la mode pour le public chic et distingué de Montréal.» À cette époque, les anglophones possédaient presque tous les théâtres de Montréal; chaque initiative francophone éveillait donc une fierté bien légitime. Mais on peut imaginer avec un sourire les circonlocutions qui ont dû émailler le discours «nationaliste» de l'échevin Giroux, étant donné la présence du maire Ekers, un anglophone... ■

1. Ce dossier a été réalisé dans le cadre des travaux du GRAFICS (Groupe de recherche sur l'avènement et la formation des institutions cinématographique et scénique) de l'Université de Montréal, subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le fonds FCAR du Québec.
2. Une partie des renseignements dont nous faisons état concernant Gauvreau sont tirés d'une interview avec lui (*La Patrie*, 14 mars 1948) ainsi que de son avis de décès (*ibid.*, 10 janvier 1949). L'année de sa naissance reste encore incertaine mais les trois millésimes les plus vraisemblables sont 1863, 1864 et 1866. L'un de ses frères, Joseph Gauvreau, qui serait né en 1866, serait peut-être son jumeau. Celui-ci fut, à une époque, gérant du Théâtre National Français avant de devenir inspecteur en chef des salles de théâtre et de vues animées pour la ville de Montréal (*La Patrie*, 25 mars 1912). Sur Georges Gauvreau, on pourra aussi consulter: *Le Petit Journal*, 16 octobre 1938; *La Patrie*, 6 mai 1902, 2 janvier 1904 et 3 septembre 1910. On peut trouver une foule de renseignements sur Gauvreau dans la thèse de doctorat de Denis Carrier (Université Laval, 1991), *Le Théâtre National 1900-1923. Histoire et évolution*.
3. On en sait peu sur Larose sinon qu'il fut gérant puis directeur et copropriétaire du parc Sohmer avant de s'associer avec Gauvreau dans l'avenue du Nationoscope. Sur le parc Sohmer, voir Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal*, Québec, Publications de l'I.Q.R.C., 1986, p. 51 notamment.
4. On trouve semblable affirmation jusque chez Jean Mitry (*Histoire du cinéma*, tome 1, Paris, Éditions universitaires, 1965, p. 203). De même, peut-on lire dans le cahier spécial sur le cinéma publié dans *La Presse* du 26 août 1995 que le second Ouimetoscope est « la première salle de luxe construite en Amérique du Nord, au coût de 130 000\$ ». En fait, le Ouimetoscope a coûté \$30 000 (*La Presse*, 31 août 1907).

16 IMAGES

Dossier préparé sous la direction de
André Gaudreault
avec la collaboration de
Germain Lacasse

Recherche
Jean-Pierre Sirois-Trahan;
Collaboration Germain Lacasse et
Jean-Marc Larrue

Rédaction
Jean-Pierre Sirois-Trahan,
en collaboration avec André Gaudreault